

VINCERE

Marco Bellocchio

Marco Bellocchio quitte l'Université pour intégrer l'Académie d'Art dramatique de Milan avant de passer par le Centre expérimental de Cinéma de Rome et la Slade School des Beaux-Arts de Londres. Après quelques courts métrages il réalise son premier long en 1965 :

les Poings dans les poches

emariqué par la critique.

Rompant avec le néoréalisme, le cinéaste crée des œuvres baroques et engagées qui passent au vitriol les piliers de la société italienne : religion (*Au nom du père*, 1971), famille (*Le Saut dans le vide*, 1979), et armée (*La Marche triomphale*, 1976).

Il fait preuve d'une grande fidélité envers ses collaborateurs notamment des acteurs comme Lou Castel, qu'il a découvert, ou Michel Piccoli et Anouk Aimée, tous deux prix d'interprétation à Cannes en 1980 pour *Le Saut dans le vide*.

Ses films subversifs sont entourés d'un parfum de scandale à l'image du *Diable au corps* qui a mis en émoi les festivaliers à Cannes à cause d'une scène de fellation.

Marco Bellocchio adopte une approche plus psychanalytique et moins provocatrice de ses personnages à partir des années 80 avec *les Yeux, la bouche* et *Henri IV, le roi fou* (1984).

Il s'inspire aussi plus fréquemment d'œuvres littéraires comme pour *la Nourrice*, adapté d'un conte de Luigi Pirandello, et sélectionné au Festival de Cannes.

Mais, à 60 ans, Bellocchio, continue de créer la polémique en Italie. En 2002, il suscite l'ire du Vatican avec un nouveau film sur l'Église catholique, *Le Sourire de ma mère* avec Sergio Castellitto, également présenté sur la Croisette, et, deux ans plus tard, en revenant sur l'assassinat d'Aldo Moro dans *Buongiorno, notte*, présenté à Venise, Bellocchio crée une nouvelle controverse dans un pays encore marqué par les "années de plomb"

2009 (sortie France : 25 novembre 2009) - Italie - couleur - 1h58 - VO

film de **Marco Bellocchio**

scénario : **Marco Bellocchio** et **Daniela Ceselli** - image : **Daniele Cipri** - montage : **Francesca Calvelli** - première assistante réalisatrice : **Francesca Polic Greco** - décors : **Marco Dentici** - costumes : **Sergio Ballo** - musique : **Carlo Crivelli** - son : **Gaetano Carito** - effets spéciaux : **Fabio Traversari** - effets visuels : **Stefano Trisoglio** - directeur artistique : **Briseide Siciliano** - maquillage : **Sylvia Carissoli** - scripte : **Lucille Cristaldi** - production : **Offside** et **Rai Cinema** - producteur : **Mario Gianani** - distribution : **Ad Vitam**.

avec : **Giovanna Mezzogiorno** (Ida Dalser), **Filippo Timi** (Benito Mussolini/ Benito Albino), **Fausto Russo Alesi** (Riccardo Paicher), **Michela Cescon** (Rachele Guidi Mussolini), **Piergiorgio Bellocchio** (Pietro Fedele), **Corrado Linvernizzi** (le docteur Cappelletti), **Paolo Carriello** (Giulio Bernardi), **Bruno Carriello** (le juge), **Francesca Picozza** (Adelina), **Simona Nonili** (la Mère Supérieure), **Vanessa Scalera** (la gentille nonne), **Giovanna Mori** (l'Allemande), **Patrizia Bettini** (la chanteuse), **Silvia Ferretti** («Chaussures rouges»), **Corinne Castelli** («Larmes»), **Fabrizio Costella** (Benito Albino, jeune), **Matteo Mussoni** (le médecin), **Elena Presti**.

ENTRETIEN AVEC MARCO BELLOCCHIO

Comment avez-vous eu connaissance de l'existence d'Ida Dalser ?

Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire. Je l'ai découverte il y a quelques années en regardant un documentaire à la télévision : *Il segreto di Mussolini* de Fabrizio Laurenti et Gianfranco Norelli. J'ai trouvé qu'Ida Dalser - qui a eu avec Mussolini un enfant d'abord reconnu, puis renié par lui - était une femme extraordinaire. Elle cria sa vérité jusqu'au bout, bien que le régime chercha à en détruire toute trace. La femme et le fils secret de Mussolini étaient un scandale à cacher, au point que leur existence, non seulement physique, devait être effacée. Tous deux furent enfermés dans un asile d'aliénés où ils moururent.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce sujet : la confrontation avec l'Histoire ou bien l'histoire même de ces personnages ?

Relever et dénoncer les infamies du régime fasciste ne m'intéressait pas. J'ai été profondément touché par cette femme et par son refus absolu de tout compromis. Au fond, elle aurait pu accepter de retourner dans l'ombre, peut-être même en aurait-elle été largement bénéficiaire, comme ce fut le cas de beaucoup d'autres maîtresses de Mussolini, et comme ce fut toujours le cas pour toutes les maîtresses des puissants de ce monde. Elle, non. Elle voulait revendiquer sa propre identité. Mais Mussolini, une fois devenu Duce, devait se défaire de cet ancien amour - notamment parce que le régime ne pouvait absolument pas compromettre les relations qu'il entretenait avec l'Église et qui devaient aboutir à la signature des accords du Latran en 1929. Au point que le Pape qualifia plus tard Mussolini "d'homme de la Providence" ! La mère devait disparaître avec l'acte de mariage, et le fils, avec l'acte de naissance, sur lequel le nom de famille sera par la suite modifié. Ils ne devaient donc plus exister.

Comment percevez-vous Ida Dalser ?

Elle ne pouvait pas choisir la médiocrité, car au fond elle partageait les idées politiques de Mussolini à ses débuts, une certaine dimension héroïque, interventionniste, anti-collectiviste, individualiste, futuriste. Elle tombe éperdument amoureuse de ce jeune homme quand celui-ci n'est encore personne. Elle l'aime quand personne ne l'aime. Elle le défend quand il est sans le sou, attaqué et insulté...

Puis, la situation va s'inverser : quand tout le monde aime le Duce, elle reste seule et tous vont se retourner contre elle. Mue par cet amour irresponsable, incapable de reconnaître les rapports de force, elle se met à dos toute l'Italie qui, en pleine mutation fasciste, va se regrouper autour de Mussolini. Le comportement d'Ida Dalser, son courage de tenir tête au Duce, de ne jamais fléchir, rebelle jusqu'à la fin, me fait penser à certaines héroïnes de tragédie grecque - Antigone surtout, et bien d'autres encore -, mais aussi à des héroïnes de notre répertoire lyrique comme Aïda, par exemple. Et en cela, le film est également un mélodrame qui raconte l'invincibilité d'une petite femme italienne qu'aucun pouvoir ne fera fléchir. D'une certaine façon, c'est elle qui gagne.

Grand oublié du palmarès du dernier festival de Cannes, *Vincere* aborde le fascisme à travers le spectre de sa première victime : Ida Dasler (Giovanna Mezzogiorno, exceptionnelle), amante du jeune Mussolini (Filippo Timi, également impressionnant). Écartée, internée, elle mourut sans jamais revoir son fils, reconnu puis renié par le Duce. Revenant au film politico-historique, Bellocchio s'empare de cette histoire pour la faire résonner avec ses propres obsessions : les rapports de pouvoir au sein du cercle familial (à travers la fascination et la haine qu'inspire Mussolini à Ida et surtout à Benito Albino), la critique des institutions psychiatriques et plus généralement le rejet de toutes les structures aliénantes (qu'elles soient religieuses, politiques ou familiales). Comme dans *Buongiorno, notte*, Bellocchio ne s'embarrasse pas du réalisme et interprète les faits historiques avec une liberté grisante. Dans un style baroque, s'appuyant sur une musique d'opéra omniprésente, des cadrages souvent fulgurants et un mélange de la reconstitution avec des actualités et des films d'époque (depuis *Le Cuirassé Potemkine* jusqu'aux téléphones blancs), il fait d'Ida le symbole de la résistance au fascisme, et construit explicitement son film en miroir. Alors que Mussolini, s'érigeant en "homme nouveau", va sacrifier à son obsession du pouvoir son amour pour Ida et son humanité, jusqu'à ne plus apparaître que sous forme d'images d'archives, Ida va cesser de n'être que l'ombre du pouvoir pour s'incarner à travers l'amour qu'elle porte à son fils. Un très grand film.

M.Q. - Fiches du Cinéma

FINÉ-DIMANCHE D'ICI & D'AILLEURS
REGARDS DES ÉLECTRICIENS ET GAZIERS
SUR LE CINÉMA D'AUJOURD'HUI

DIMANCHE 17 JANVIER

11H00

EN SUSPENSION

DE **FANNY DAL MAGRO**

LES CHOIX DE VALENTIN

DE **MARINE PLACE**

14H45

LÉGER TREMBLEMENT DU PAYSAGE

DE **PHILIPPE FERNANDEZ**

17H00

LES BARONS

DE **NABIL BEN YADIR**

EN PRÉSENCE DES RÉALISATEURS :

FANNY DAL MAGRO, MARINE PLACE,

PHILIPPE FERNANDEZ

PLACES OFFERTES PAR **LA CMCAS/**

NORD - PAS-DE-CALAIS/ANTENNE DE DOUAI

Dans quelle mesure représentait-elle un danger pour Mussolini ?

À partir d'une certaine date, elle ne reverra plus Mussolini, si ce n'est au cinéma, dans les journaux d'actualités cinématographiques, où elle demeurera stupéfaite face à l'image de cet homme devenu si grand à l'écran, tel un acteur, ou une star. Et nous assistons, à travers son regard, à la transformation de cet homme. À partir du moment où Mussolini franchit "le seuil médiatique", il devient différent, y compris pour elle : de Mussolini, il devient Duce. Sans en être consciente, elle assiste à un changement irréversible en politique. C'est Mussolini qui crée le premier un régime basé sur l'image. Avec lui, la politique entre dans le monde de l'image et de l'imaginaire. C'est un point de non retour dans l'Histoire. Aujourd'hui, certains de ses comportements nous semblent ridicules, voire clownesques, mais l'élaboration de ce style lui a permis de conquérir les masses. Son image ne pouvait donc pas être écornée. Et c'est cet homme-là - l'homme médiatique - qui va persécuter Ida Dalser parce qu'elle aurait pu le dénoncer, faire un scandale en public et devenir objectivement un danger pour son image.

Vous avez utilisé beaucoup d'images d'archives. Est-ce pour donner plus de vérité au film ou bien pour des raisons stylistiques ?

Sans aucun doute, pour des raisons stylistiques, mais aussi pour des raisons liées à la production car on ne pouvait pas tout reconstruire. Il fallait que les images d'archives se fondent avec les images du film et en faire un style. Il fallait passer de l'image du jeune Mussolini, interprété par un acteur, aux vraies images du dictateur pour ressentir ainsi le temps de l'histoire. À partir de l'année 1922, l'acteur disparaît, et seul demeure à l'écran le vrai Mussolini.

Dossier de presse (extraits)

L'histoire de *Vincere*, film en compétition au dernier Festival de Cannes (aucune récompense), qui ne paie a priori pas de mine, déterre un chapitre méconnu de la vie privée du dictateur italien Benito Mussolini (1883-1945). Lequel se révèle ni moins atroce ni moins délirant que les autres chapitres de la saga du Duce. Il s'agit de sa liaison avec Ida Dalser, une jeune femme éperdue d'amour qui sacrifia sa fortune à l'édification de la carrière politique du leader fasciste et qui enfanta, le 11 novembre 1915, son premier fils, Benito Albino.

Le nœud tragique de cette liaison, et partant du film de Bellocchio, est que Mussolini était déjà père d'une fillette à cette date, dont il épousa la mère, Rachele Guidi, le 17 décembre 1915, tirant un trait définitif sur Ida Dalser et son fils. Celle-ci refusa opiniâtrement de se soumettre à cette décision, arguant d'un mariage dont aucune trace ne put être retrouvée.

Devenu, en 1922, le maître de l'Italie, Mussolini fit détruire ou falsifier toutes les preuves de leur liaison, et finit par faire enfermer Ida Dalser à l'asile, en 1926, où elle mourut en 1937. Leur fils, d'abord séparé de sa mère, fut également interné dans un asile, où il mourut en 1942. Leurs corps furent jetés à la fosse commune.

Le cinéma de Bellocchio se confronte depuis ses débuts (*Les Poings dans les poches*, 1965) à l'aliénation de l'individu par les institutions sociales. Sa belle intuition est d'avoir pressenti que cette histoire offrait au cinéma l'angle de pénétration le plus incisif pour évoquer, dans ce qu'il a de plus abject, le phénomène fasciste. Le fascisme, non pas tant comme appareil de domination, mais comme passion fusionnelle, conquête des âmes, dévotion des cœurs, transport amoureux, jouissance érotique.

Ce parallèle entre l'effusion charnelle et l'adhésion politique trouve son expression à travers un constant va-et-vient entre l'histoire intime, reconstituée avec des acteurs remarquables (Giovanna Mezzogiorno et Filippo Timi), et des images d'archives qui témoignent, par leur mise en scène opératique (lyrisme furieux de la composition musicale de Carlo Crivelli, slogans futuristes barrant l'écran, trances collectives, etc.), du vent de folie et de carnage qui s'empare alors de l'Histoire.

Ce que ce procédé pourrait faire perdre au fil d'une narration déjà fragmentée (le film couvre une longue période entre la rencontre des amants, en 1907, et l'enfermement de Benito Albino, en 1936), Bellocchio le reconquiert par la force et l'intuition de sa vision poétique. Pénombre baignant les amants comme la scène inconsciente du fascisme en devenir, troupe d'aveugles marchant silencieusement dans la nuit, scène de duel sous un ciel de plomb enfumé par de sinistres hauts-fourneaux, caresse ensanglantée des amants, grilles de l'asile que la femme abandonnée et à demi-folle escaladera pour jeter au-dehors ses lettres d'amour au Duce, ses doléances au monde entier.

Non moins remarquable est la part prépondérante que Marco Bellocchio consacre au cinéma proprement dit dans cette tragédie, par le montage d'archives ou par le biais de scènes durant lesquelles les personnages assistent à une projection (au cinéma, à l'hôpital, à l'asile, etc.), qu'il s'agisse de bandes d'actualités ou de fictions contemporaines de l'action du film (*Le Kid*, de Chaplin, *Octobre*, d'Eisenstein...). Car c'est bien avec l'émergence du totalitarisme que les mécanismes spectaculaires du cinéma, son cadre plus grand que nature, son culte de la vedette, sa puissance d'identification et de fascination sont mis à profit par le politique afin de subjuguier les mêmes spectateurs.

Le coup de génie de *Vincere - Vaincre* en français, et qui fut un slogan du fascisme - est de faire se succéder ici deux incarnations de Mussolini : la première, au temps de l'idylle du couple, par l'acteur qui l'interprète, la seconde, au temps de la rupture, par le véritable Mussolini, tel qu'Ida le découvre, désormais inaccessible, sur les écrans de cinéma. Avec ce résultat paradoxal que l'acteur de la reconstitution y paraît plus réel, plus crédible que le navrant histrion des actualités de l'époque. Cette figure monstrueuse, grotesque, n'est pourtant rien d'autre que la projection sur écran du fantasme passionnel d'Ida. Pathétique héroïne de ce mauvais mélo, Ida Dalser est à ce titre une figure de l'Italie telle qu'elle a rêvé le fascisme, telle qu'elle l'a aimé pratiquement jusqu'au bout en victime consentante. Et si par hasard on se demandait encore en quoi ce constat intéresse notre époque, il faudrait prêter attention à la troisième incarnation de Mussolini que nous donne à voir *Vincere* : Filippo Timi, interprète de Mussolini, y incarne également son fils, Benito Albino, à l'âge adulte : un faible d'esprit écrasé par la main paternelle, qui joue de sa ressemblance pour produire des imitations farcesques du Duce. Cette tragédie rejouée en farce, ne serait-ce pas l'Italie d'aujourd'hui ?

Jacques Mandelbaum - Le Monde